

Il y a 70 ans, le Président américain Truman décida d'utiliser à deux reprises la toute nouvelle arme nucléaire, le 6 août 1945 sur Hiroshima et le 9 août sur Nagasaki, espérant ainsi, selon la thèse officielle, éviter un éventuel débarquement sur le territoire japonais qui aurait causé la mort d'au moins 500 000 Américains. Ces explosions atomiques sur deux villes dotées d'une forte population civile, doivent être pensées non seulement dans le temps immédiat de la fin de la guerre, mais également selon un temps long, jusqu'à aujourd'hui, tant furent importants les effets directs et indirects de la contamination nucléaire et des traumatismes de toutes sortes. Ce double bombardement nucléaire est, de ce fait, un événement singulier qui tranche avec les bombardements classiques subis par toutes les grandes villes japonaises, et qui firent globalement bien plus de morts[1]. Seules les villes d'Hiroshima et de Nagasaki ont gardé la mémoire d'un lieu précis du bombardement.

Comment en 70 ans, s'est construite et a évolué la mémoire de cet événement inouï, tant côté japonais qu'américain ?

Une bombe atomique à uranium baptisée *Little Boy* explosa à 8h15 au-dessus d'Hiroshima [340 000 habitants], à 600 mètres d'altitude, causant instantanément 70 000 morts par brûlure et souffle, 70 000 autres personnes moururent de leurs blessures dans les heures et jours qui suivirent, soit à l'automne 1945, la moitié de la population de la ville, avec 140 000 victimes. Le 9, c'est une bombe atomique différente, au plutonium, plus puissante que la première, qui est larguée au-dessus de Nagasaki[2] [195 000 habitants] à 11h02, causant le décès immédiat de 40 000 personnes [80 000 fin 45]. Le relief accidenté « protégea » quelque peu la ville qui ne fut détruite qu'à moitié. L'imprécision des bilans s'explique par l'état de sidération et de catastrophe dans lequel le Japon a été plongé immédiatement après ces bombardements et la fin de la guerre[3].

Dès le premier jour, et durant tout le temps de l'occupation américaine qui prit fin en 1952, une censure implacable fut imposée sur toutes les données concernant les effets des bombes sur les corps et la santé humaine. Les autorités japonaises lors des bombardements parlent vaguement d' « un nouveau type de bombe » sans en donner la nature, autant par ignorance que par décision politique. Ceci explique que de nombreuses personnes ignorant tout des dangers de l'atome, se rendirent sur place, soit comme sauveteurs, soit pour visiter leur famille et amis. Personne, tant côté américain que japonais, n'était en mesure d'apporter des soins appropriés, on vit alors des gestes dérisoires comme l'administration de fortifiants ou

de lavement à l'eau de mer. Les hôpitaux régionaux encore debout étaient dépassés par l'ampleur de la tâche.

Dès l'automne 1945 une commission de médecins et de savants américains vint sur place à Hiroshima étudier les séquelles des rescapés (les **Hibakushas**), mais sans les soigner. Leurs rapports restèrent confidentiels jusqu'aux années 1980. L'occupation américaine imposa une forte censure, sur toutes les informations, livres et journaux, pouvant provenir des deux villes « nucléarisées », ainsi, les Japonais eux-mêmes s'auto censurèrent. Les deux espaces détruits furent déclarés zone militaire interdite. Rares sont les journalistes qui purent y accéder[4].

Trois raisons majeures permettent de comprendre cette attitude de censure américaine. Cacher l'information permettait d'éviter une explosion de mécontentement dans un Japon désorganisé et anéanti, ne pas renseigner les Soviétiques, nouvel ennemi numéro un dans la guerre froide qui commence, et enfin, continuer à justifier l'usage positif de l'arme nucléaire auprès de l'opinion publique américaine à qui l'on déclare que la bombe, non seulement a mis fin à la guerre, mais qu'elle est « un outil de paix et un garant de la démocratie au Japon [5]».

Les autorités japonaises, l'empereur lui-même, épargné par la justice américaine, contribuent à renforcer cette version d'une bombe perçue comme *un mal nécessaire* : les victimes sont sacrifiées, les survivants abandonnés à leur sort- ils ont le tort de symboliser la défaite-. Se pose alors, de 1945 à nos jours, la question des survivants, les **Hibakusha**.

Cette expression japonaise, 被爆者, forgée pour l'occasion, signifie littéralement « gens touchés par l'explosion », et désigne généralement les survivants du bombardement nucléaire, mais le flou de la formule permet d'y incorporer différentes catégories de situations. Sont déclarés *Hibakusha*, les survivants présents à Hiroshima ou Nagasaki lors de l'explosion, les personnes présentes sur les lieux pour des motifs divers, durant les deux semaines qui suivirent, les personnes irradiées *in utero*, ainsi que les enfants de parents, irradiés ou non, mais présents dans ces premiers temps après l'explosion. - ce qui constitue donc une deuxième génération-, d'où un chiffre longtemps en constante augmentation, d'environ 200 000 personnes de nos jours, alors que les seuls survivants directs, âgés de plus de 80 ans, sont de moins en moins nombreux[6]. Le mot *Hibakusha* désigne également les personnes irradiées décédées[7].

L'ensemble des *Hibakusha*, pris dans son sens le plus large, morts et survivants, représente environ 450 000 personnes [65% pour Hiroshima et 35% pour Nagasaki à cause du relief accidenté malgré la plus forte puissance de la bombe].

Parmi les personnes présentes le jour du bombardement, surtout à Hiroshima, figuraient des milliers de travailleurs forcés coréens arrivés à l'époque où la Corée était une colonie japonaise. 30 000 sont morts sur les 48 000 qui vivaient à Hiroshima en 1945[8] . Les survivants coréens ont été très longtemps ignorés tant par le Japon que par la Corée, récemment seuls 4300 ont obtenu le statut d'**Hibakusha** qui leur donne droit à la gratuité des soins.[9]

Dans l'après guerre, parmi les Hibakusha, la discrimination frappa encore plus durement les femmes, victimes d'une croyance, fort répandue alors, d'un danger de contamination[10] par les maladies des irradiés. La femme, facteur de risque de contamination de la lignée ! De nombreuses femmes cachèrent leur présence sur les lieux, voire même leur lien avec des personnes irradiées, de peur de ne pouvoir se marier, de même, les enfants d'Hibakusha furent victimes d'ostracisme. Dans « pluie noire », le célèbre roman d'Ibuse Masuji publié en 1966, l'héroïne Yasuko rencontre des difficultés insurmontables pour se marier[11]. Longtemps, les « atomisés » du Japon n'eurent pas de légitimité dans la société d'après guerre, à leurs souffrances physiques s'ajoutèrent des souffrances sociales. Rejetés de la société, souvent sans travail, ils survécurent dans la misère. C'est ainsi que beaucoup d'Hibakusha gardèrent le silence. La société n'avait pas envie de les entendre, ce qui n'est pas sans rappeler la situation des rescapés des camps en occident lors de leur retour. Cette autocensure des Hibakusha n'a rien à voir avec la censure imposée par l'occupant américain, tellement discrète, qu'elle fut alors ignorée totalement de la plupart des Japonais. Après quelques années d'abandon des victimes, les autorités japonaises élaborèrent enfin un statut officiel d'*Hibakusha*. La reconnaissance de leurs symptômes et la gratuité des soins médicaux ne datent que de 1957 (cela coïncide avec l'inauguration du parc de la paix à Hiroshima).



Hiroshima dévastée (photo publiée dans le Figaro)

Depuis quelques années, des survivants changent d'attitude, se sentant investis d'une mission auprès des générations actuelles, ils cherchent à témoigner de leurs souffrances, de leur expérience unique. Certains se font connaître du grand public par différents moyens, films, mangas, conférences, simples rencontres. Chaque année, des milliers d'écoliers japonais peuvent ainsi rencontrer soit à Hiroshima soit à Nagasaki, quelques uns de ces rescapés, qui bien qu'âgés, témoignent d'un discours pacifique, de haine de la guerre et non de l'ennemi. Ces *passseurs de mémoire* viennent en partie combler le vide des manuels scolaires assez indigents sur la question. Ils sont, au-delà du Japon, devenus la voix des mouvements antinucléaires.



Le Dôme (seule ruine conservée à Hiroshima)

Un peu à contre-courant, certains avaient dès le début rédigés leurs souvenirs[12] mais avec la censure et le rejet des « atomisés » par une société marquée par la pureté, la parution de ces écrits fut tardive. C'est entre autres le cas du Journal d'Hiroshima rédigé par le docteur Michihiko Hachiya, entre le 6 août et le 30 septembre 1945[13]. Ce document qui constitue une source essentielle à notre connaissance des premières semaines, a été publié par morceau dans une revue confidentielle d'hôpital, entre 1950 et 52, et il faudra attendre 1955 pour qu'un médecin américain le fasse publier sous forme de livre aux Etats-Unis. A la même époque, les Editions Albin Michel en firent une traduction française, vite épuisée, vite oubliée, il fallut attendre 2015 pour en avoir une réédition française en poche. Traduit assez tard en japonais, il permit de combler un peu la grande ignorance qu'en avaient les Japonais. Par ailleurs, tout japonais connaît l'histoire pathétique de la petite Sadako Sasaki âgée de seulement deux ans à Hiroshima, qui survécut une dizaine d'années. Pour survivre à sa leucémie déclenchée tardivement, elle crut bon de tenter de réaliser 1000 grues en papier (origamis) afin de voir son vœu de guérison se réaliser, comme le veut une tradition, mais la mort l'emporta le 25 octobre 1955 à l'âge de douze ans, après n'avoir confectionné que 644 grues. La statue de Sadako, une grue en or dans les mains, se dresse depuis dans le parc de la paix à Hiroshima, avec cette inscription : *Ceci est notre cri. Ceci est notre prière. Pour construire la paix dans le monde.* Des millions de petites grues en papier sont confectionnées par tous les écoliers de passage sur le site, visité au moins une fois dans la scolarité.



Statue de la paix à Nagasaki

Qu'en est-il de nos jours de la mémoire officielle de ces deux bombardements nucléaires ?

Cette question doit être resituée dans la problématique générale de la mémoire globale de la guerre. Le Japon a bien du mal à assumer son passé militariste, les épouvantables exactions commises à l'égard des Chinois et des Coréens, entre autres. Les massacres de Nankin sont rapidement abordés dans les manuels scolaires comme dans les musées. Le passé d'agresseur est occulté le plus souvent, au profit d'une posture victimaire avec les bombardements atomiques. Ces derniers sont déconnectés de l'ensemble de la guerre et présentés comme une atrocité singulière. L'empereur est disculpé, les fautes rejetées sur les militaires, la paix est exaltée. Dans les deux villes, les sites se nomment *parcs de la paix*, le monument commémoratif principal à Nagasaki est *la statue de la paix*[14]. La solution mémorielle adoptée à Nagasaki, de nature plutôt spirituelle reliant la douleur (les morts) à l'espérance (la paix), diffère grandement avec celle d'Hiroshima, plus connue, plus touristique, plus cognitive, avec son musée mémorial.

C'est tout le Japon qui cherche à se présenter comme le pays de la paix. Même si l'imprégnation religieuse du *shinto*[15] est actuellement moindre qu'à l'époque de la guerre, la conception culturelle de la paix japonaise est une affaire de prière. Les vivants doivent se protéger des défunts, de leurs âmes irritées, notamment de ceux ayant péri de mort violente, par des cérémonies d'apaisement des âmes (*chinkon sai*). La paix des défunts comme préalable à la paix du monde ! [16] Si culturellement il en est ainsi, l'approche juridique officielle est différente : l'article 9 de la Constitution du 3 mai 1947 qui se donne la paix comme objectif, stipule : *il ne sera jamais maintenu de forces terrestres, navales et aériennes, ou autre potentiel de guerre. Le droit de belligérance de l'État ne sera pas reconnu*. Ce sont en fait les lois qui fondent la paix. La paix ainsi exprimée n'est rien d'autre que ce refus d'un retour possible des drames liés à la guerre. Sur les deux lieux de la bombe, la paix est associée systématiquement au souvenir des morts, elle n'est pas dissociée du travail de mémoire.

La mémoire japonaise est complexe, difficile à saisir pour les occidentaux. *Beaucoup de Japonais aujourd'hui sont à la fois parfaitement conscients du caractère violent et agressif des armées impériales entre 1937 et 1945, et persuadés que le pays est ressorti victime de la guerre. Il y a un côté Janus dans la mémoire nipponne. Le risque pour un Occidental est de n'en voir qu'une seule face. Et, quand on perçoit les deux, il est tentant de les interpréter*

comme un signe de duplicité. Or il faut accepter telle quelle l'existence de cette complexité, car elle est au fondement du sentiment pacifiste qui anime la majorité des Japonais .. [17]. Les Japonais pensent qu'ils ont plus souffert que fait souffrir[18]

Christian BERNARD

[1] Les bombardements de mars 44 sur Tokyo firent plus de 100 000 morts.

[2] En raison du mauvais temps sur la ville de Kokura (actuelle Kita Kyûshû), en tête de liste, ce fut la ville de Nagasaki qui fut choisie au matin même du 9 août. Déviée par le vent, la bombe au plutonium tomba sur le quartier chrétien d'Urakami et non sur les usines Mitsubishi, objectif stratégique. Se trouvaient là, de nombreux étrangers dont des milliers de prisonniers coréens et quelques centaines de Chi

[3] Nous ne disposons que d'estimations, notamment celles du Département de l'Énergie des États Unis (DOE *Department of Energy*)

[4] Ce fut le cas exceptionnel de Georges Weller qui écrit sur Nagasaki pour le *Chicago Daily News*. Confisqué, son article ne réapparaîtra qu'en 2006. Un article de John Hersey pour le *New Yorker* en date du 31 août 1945, décrit la situation à Hiroshima. L'Australien Wilfred Burchett réussit à publier un papier sur Hiroshima pour son journal *Daily Express* du 6 septembre. Ses photographies sont par contre confisquées. James de Coquet se rend à Hiroshima et écrit un article pour le *Figaro* un mois après le bombardement, de même Robert Guillain correspondant de l'Agence Havas (future AFP) se rend à Hiroshima avant de devenir journaliste au Monde.

[5] Pour connaître les réflexions en contexte américain, lire l'article de Maya Todeschini « Le destin des survivants », in *L'Histoire* n° 413-14 juillet- août 2015, p104.

[6] Le Ministère de la Santé, du Travail et des Affaires Sociales publie les statistiques concernant les détenteurs du livret de santé des victimes de la bombe atomique. Il donne le chiffre de 183 519 en mars 2015 contre 372 264 pour mars 1981.

[7] Le mémorial de la paix à Hiroshima comporte 221 000 noms de morts des conséquences directes et indirectes. L'estimation « finale » est de l'ordre de 260 000 morts pour Hiroshima.

[8] Le contingents d'irradiés coréens constitue au moins 10% des victimes.

[9] En 2005, un collectif d'hibakusha coréens a obtenu gain de cause suite à un procès contre l'Etat japonais.

[10] Cette idée reçue vient s'ancrer dans tout un arrière plan culturel lié à l'idée de pureté

[11] Porter à l'écran en 1980, cela montre qu'à l'époque le sujet était encore très sensible.

[2] Lire quelques extraits traduits en français dans Barthélémy Courmont, *Le Japon de Hiroshima, l'abîme et la résilience*, éditions Vendémiaire, 2015, 284 p.

[13] Michihiko Hachiya, *Journal d'Hiroshima*, collection texto, 2015, 300 p.

[14] Pour un commentaire du rôle de cénotaphe de cette statue-monument, cf Michael Lucken, *Les Japonais et la guerre, 1937-52*, Fayard,, 398 p., 2013, p.307. Cette grande statue de bronze, haute de 10 m, œuvre de Kitamura Seibo, figure un homme assis, un bras pointé vers le ciel, d'où est venue la bombe, l'autre tendu à l'horizontale diffuse l'esprit de paix, les yeux sont fermés pour une prière en souvenir des victimes, la jambe fléchie signifie la

méditation (bouddhisme, svastika) et la réflexion pour l'avenir, la jambe avec le pied sur le sol montre la nécessité de se lever et d'agir contre l'armé atomique. Inaugurée en 1955 pour le 10^e anniversaire de l'évènement., elle trône au fond d'une immense esplanade de façon à n'être vue que de face, pour de grandioses cérémonies commémoratives. Chaque 9 août ,la cérémonie organisée de manière immuable, fait vivre cette œuvre monumentale comme un objet de culte majeur pour la démocratie japonaise. Nous sommes un peu dans le cadre d'une religion civile. De nombreux écoliers en uniforme, dos à la statue, font corps avec elle face à la foule sur l'esplanade, représentant ainsi le présent dans sa promesse de paix, la statue, elle, représente la catastrophe du 9 août « ainsi qu'un certain ordre nécessaire pour que jamais un tel évènement ne se reproduise » [Michael Lucken op.cit.] .La foule qui fait face, y compris les autorités politiques, constitue les « fidèles » de la cérémonie, symbolise la nation japonaise dans son unité. Le monument ainsi, concilie passé et avenir, de manière totalement déconnectée de l'ensemble de la guerre.

[15] Sur le shinto voir :

<http://www.institut-jacquescartier.fr/2010/10/le-shintoisme-%E7%A5%9E%E9%81%93-une-sp%C3%A9cificite-japonaise/>

[16] Sur cette problématique voir notre article *Yasukuni : le sanctuaire de la discorde*, sur le site Jacques Cartier. <http://www.institut-jacquescartier.fr/?s=yasukuni&searchsubmit=>

[17] Michael Lucken, *Les Japonais et la guerre, 1937-52*, Fayard,, 398 p., 2013, p.330.

[18] Jean-Marie Bouissou Directeur de recherche à Sciences-Po, spécialiste du Japon. In *La Croix* 13 août 2015.

Hiroshima, Nagasaki : la question de la mémoire.